



FRANCE

La quête des « sangs rares », un défi pour diversifier les donneurs

La pluralité des profils permet de transfuser les patients ayant un groupe sanguin spécifique

Depuis trois ans, l'Établissement français du sang (EFS) mène une campagne de sensibilisation pour diversifier ses donneurs. Personnes de couleur sur les affiches d'appel aux dons, partenariats avec des associations de quartier, collectes dans des lieux communautaires, tous les moyens sont bons pour parvenir à convaincre des personnes de toutes origines de donner leur sang. Objectif ? Permettre, au-delà de la collecte des principaux groupes sanguins (A, B, AB, O, +, -), de récupérer ce que l'on appelle du « sang rare ».

« La notion de groupe sanguin rare est définie par sa fréquence, quand il est présent chez moins de quatre personnes pour mille au sein de la population générale », explique Jacques Chiaroni, directeur de l'EFS PACA Corse, spécialiste des groupes sanguins. « Au-delà des groupes connus, il en existe 380 différents. Et 250 sont considérés comme rares, donc très précieux en transfusion. » En France, on recense entre 700 000 et 1 million de personnes potentiellement concernées.

A Bobigny, en Seine-Saint-Denis, Mara Camara tente ainsi au quotidien de convaincre les jeunes de sa commune. C'est l'une des actions menées au sein de Je Joue. J' Donne, l'association qu'il a fondée. « Je voulais développer des notions de solidarité avec la pratique sportive, prouver qu'on peut partager le sport avec des valeurs importantes. C'est pourquoi j'ai décidé d'associer le sport au don de

sang », résume-t-il. Educateur sportif, M. Camara est donneur régulier depuis le lycée. Un sujet que les Balbyniens découvrent, selon lui.

Relais sur le terrain

« Le don du sang n'est pas très développé, ici. Mais pour les habitants, avoir quelqu'un comme eux, du même milieu, qui leur en parle, qui trouve les bons mots, suffit à les convaincre. » Son objectif est de fidéliser des donneurs réguliers sur le long terme. Son association a déjà permis d'en « recruter » entre 250 et 300. « On espère avoir deux collectes par an à la Maison du don de Bobigny, ainsi qu'une collecte mobile. »

Pour l'EFS, Mara Camara est l'un des relais essentiels mobilisés pour diversifier la population des donneurs et recruter ces « sangs rares ». « Ce sujet a environ cinq ans. En 2020, nous avons lancé la filière sang rare et phénotypes d'intérêt pour tenter d'harmoniser nos pratiques, l'enjeu étant de recruter davantage de donneurs d'origines afro-caribéennes », explique l'EFS.

« Dans les faits, il y a moins de dons chez certaines populations, et ils ne couvrent donc pas les besoins par rapport au nombre de malades », ajoutent-ils. Une situation que l'EFS tente de comprendre, avec la création d'un groupe de recherche destiné à découvrir « les dimensions culturelles qui font qu'on vient ou non donner », résume M. Chiaroni. L'EFS in-

siste : l'objectif n'est pas juste de faire preuve d'inclusion ou bien de « stigmatiser », ou « culpabiliser » certaines populations. « L'enjeu, c'est avant tout d'avoir un recrutement qui reflète la population française », explique l'organisme. Ce manque de dons pose d'autant plus problème que beaucoup des groupes ethniques qui donnent moins sont porteurs de sang rare.

A l'origine de cette situation, les mouvements de populations. Ainsi, un groupe sanguin répandu en France peut être rare ou même inexistant sur un autre continent. « Par exemple, moi qui suis rhésus négatif, je suis considéré comme intransfusable en Chine, où ce groupe sanguin n'existe quasiment pas », explique Jacques Chiaroni. Conséquence : les personnes à « sang rare » qui ont besoin d'être transfusées rencontrent des difficultés. « La population africaine est plus à risque, puisqu'elle possède plus de groupes sanguins spécifiques et une diversité génétique plus importante », précise le directeur de l'EFS PACA Corse. L'homme moderne a vu le jour sur le continent africain il y a environ 250 000 ans, tandis que le reste de la planète a été peuplé il y a environ 70 000 ans ; donc les populations d'origine africaine ont eu plus de temps pour accumuler ces diversités. Elles sont en conséquence plus exposées en situation migratoire s'il n'y a pas assez de dons. »

Traiter la drépanocytose

De fait, dans l'Hexagone, les personnes d'origine afro-caribéenne sont d'autant plus à risque qu'elles sont davantage touchées par la drépanocytose, maladie génétique la plus répandue en France, qui concerne entre quatre cents et cinq cents naissances par an. Cette pathologie, qui se caractérise par une déformation des globules rouges, peut entraîner des crises douloureuses et d'autres complications graves. Elle induit un besoin de transfusions régulières pour renouveler le sang du patient avec des globules rouges sains. «Aujourd'hui, on transfuse parfois avec du sang inadapté», regrette l'EFS. Un cas de figure qui, d'après eux, peut avoir des conséquences dramatiques.

Autre facteur qui accentue les besoins: l'espérance de vie des malades. «On traite mieux la maladie aujourd'hui, donc les patients vivent plus longtemps. Avant, ils mouraient jeunes, donc le suivi était court», précise M. Chiaroni. Pour l'EFS, sensibiliser au sujet de la drépanocytose permet aussi d'informer sur les sangs rares. L'EFS organise régulièrement des lives sur ses réseaux sociaux, où malades et donneurs interviennent pour informer le public.

A Marseille, Jacques Chiaroni travaille principalement auprès de la communauté comorienne. Il souligne l'importance des relais sur le terrain

pour adoucir les réticences, culturelles, religieuses ou sociales, au don. L'EFS a, par exemple, mis en place un partenariat avec des coiffeuses comoriennes de la région, qui mènent des actions de sensibilisation auprès de leur clientèle. «Certains ont des mauvaises interprétations. Des personnes de confession musulmane pensaient, par exemple, que le Coran s'opposait au don de sang. Dans ce cas-là, les relais religieux sont essentiels pour nous permettre de contrer ces doutes», analyse-t-il.

Près de Strasbourg, Messaoud Boumaza, recteur de l'Institut Al-Andalous, est conscient de ce rôle: «Les valeurs religieuses encouragent à donner. Le don de sang est considéré comme un acte d'aumône. Nous utilisons ces arguments pour convaincre les personnes réticentes.» Le centre propose majoritairement des activités éducatives et des loisirs à des enfants et des familles musulmanes. «Les personnes ont souvent peur de donner leur sang, comme on a peur d'aller chez le dentiste. Pour d'autres, c'est la crainte d'attraper une maladie. Mais la raison principale est un manque de conscience. Il faut donc insister, rappeler qu'on peut soi-même avoir besoin d'une transfusion un jour», rappelle-t-il.

M. Boumaza est fier d'organiser l'une des campagnes de don du sang «les mieux réussies de la région», comme

il la présente. Chaque année, l'association organise la fête de la fraternité. «Nous profitons de cette rencontre pour faire une collecte de sang», lance fièrement le recteur de l'institut. Une collecte qui recueille «cent cinquante à deux cents donateurs».

«Enjeu sociétal et éthique»

C'est lui qui a contacté l'EFS pour mettre en place cette campagne annuelle. Et même si ce n'est pas ce qui a motivé son action au départ, il se dit conscient de l'importance de celle-ci pour l'approvisionnement de la filière sang rare. «Je sais qu'une partie des populations que nous touchons, d'origines maghrébines et subsahariennes, sont plus touchées par ce phénomène de rareté.»

L'EFS regrette de ne pas encore aller assez loin pour répondre à cette problématique. M. Chiaroni craint de voir les besoins augmenter à l'avenir avec les mouvements dus à la mondialisation. «Il faut assurer une autosuffisance qualitative. C'est un enjeu de santé publique prioritaire, un enjeu sociétal et éthique également. Nous avons le devoir de donner à tous des chances identiques de trouver un sang compatible», conclut-il. Et puis, mobiliser la diversité française autour d'un acte citoyen, quoi de plus beau? ■

par Sabrina El Mosselli

